

**Olivier Hanne**

# **LES SEUILS DU MOYEN-ORIENT**

## **Histoire des frontières et des territoires**



éditions du  
**ROCHER**





## Les Seuils du Moyen-Orient

Olivier Hanne  
(texte et cartographie)

Directeur de collection  
Daniel Hervouët

Tous droits de traduction,  
d'adaptation et de reproduction  
réservés pour tous pays.

© 2017, **Groupe Elidia**  
Éditions du Rocher  
28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98015 Monaco

*[www.editionsdurocher.fr](http://www.editionsdurocher.fr)*

ISBN : 978-2-268-09047-4  
EAN pdf : 9782268092195

Olivier Hanne

# Les Seuils du Moyen-Orient

*Histoire des frontières et des territoires  
de l'Antiquité à nos jours*



Détail de la mappemonde d'Hubert Jaillot, Paris, 1694.

éditions du  
**ROCHER**

### Du même auteur (extraits)

- *La Grande Syrie. Des premiers Empires aux révoltes arabes*, co-écrit avec P.-E. BARRAL, Paris, Le Grenadier, 2016.
- *Islam et radicalisation dans le monde du travail*, co-écrit avec Th. POUCHOL, Paris, Giovanangeli Éditeur, 2016.
- *Jihâd au Sahel. Menaces, opération Barkhane, coopération régionale*, co-écrit avec G. LARABI, Paris, Giovanangeli Éditeur, 2015.
- *Géoculture. Plaidoyer pour des civilisations durables*, co-écrit avec Th. FLICHY, Panazol, Éditions Lavauzelle, 2015.
- *Géopolitique de l'Iran*, dirigé par A. de PRÉMONVILLE, Paris, Presses universitaires de France, 2015.
- *L'État islamique, anatomie du nouveau Califat*, co-écrit avec Th. FLICHY, Paris, Giovanangeli Éditeur, 2014. Prix du livre géopolitique décerné par la revue *Conflits* et EDF. Traduit en allemand et en polonais.
- *Guerres à l'horizon*, co-écrit avec Th. FLICHY, Panazol, Éditions Lavauzelle, 2014.
- *Mali, une paix à gagner. Analyses et témoignages sur l'opération Serval*, Panazol, Éditions Lavauzelle, 2014 (direction d'ouvrage).
- *Mahomet. Le lecteur divin*, Paris, Éditions Belin, 2013.

*Toute frontière, comme le médicament, est remède et  
poison. Et donc affaire de dosage.*  
Régis Debray<sup>1</sup>

---

1. Régis DEBRAY, *Éloge des frontières*, Paris, Gallimard, 2010, p. 88.



## Introduction

### L'invention du Moyen-Orient

#### 2014 : La fin d'un monde

Le 29 juin 2014, à quelques kilomètres de la ville irakienne d'Al-Qaïm, un petit groupe de combattants appartenant au groupe *État islamique en Irak et au Levant* (acronyme arabe : Daech) dressait l'étendard noir de l'organisation jihadiste sur un poste-frontière entre la Syrie et l'Irak<sup>2</sup>. Le lieu était situé sur la ligne supposée des accords Sykes-Picot, signés en mai 1916 entre la France et la Grande-Bretagne. Le poste était ensuite rasé au bulldozer. « Ce n'est pas la première frontière que nous brisons, lança l'un des hommes, et ce ne sera pas la dernière, si Dieu veut. » La vidéo de propagande fut immédiatement diffusée sur internet avec le titre : *La fin de Sykes-Picot (The End of Sykes-Picot)*. Contre les frontières nationales héritées de la colonisation, nul ne doit diviser la *Umma*, la communauté musulmane. Aucune frontière n'est absolue, aucune entité nationale ne l'emporte devant Dieu (Hanne-Flichy, 2015)<sup>3</sup>.

---

2. Le lecteur est invité, pour se repérer, à consulter les cartes du cahier central.

3. Nous utilisons le système de référence anglo-saxon : nom de l'auteur (d'après la bibliographie finale), puis l'année de publication, suivie de la pagination (un [s] indique une suite de pages).

Quelques semaines plus tard, en septembre 2014, à 2 000 km de là, éclatait une guerre civile au Yémen entre le groupe rebelle des Houthis et le président Hadi, pourtant investi à la faveur de la révolte populaire de 2011. En un an, le pays se retrouvait brisé, en proie à une crise humanitaire sans précédent, et renouait avec sa vieille fracture opposant le Yémen du Nord au Yémen du Sud, frontière pourtant abolie en mai 1990 après un long processus de réunification.

L'année 2014 a donc vu au Moyen-Orient s'effondrer les certitudes territoriales acquises depuis la fin de la Première Guerre mondiale. La rapidité et la profondeur de cette remise en cause est telle qu'elle impose un retour sur la question de la construction politique du Moyen-Orient contemporain. Car les groupes rebelles et les terroristes ne nient pas l'histoire de la région ; au contraire, ils s'y réfèrent et y retournent en permanence, mais leurs références puisent bien avant le début du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, leurs modèles sont loin en amont, avant les nations centralisées et les humiliations subies, avant les guerres perdues contre les troupes américaines et avant la naissance d'Israël.

La remise en cause des frontières au Moyen-Orient est allée si loin qu'on ne pourra plus revenir en arrière. Mais quel « arrière » ? La région a vécu au <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle sur un ordre post-colonial élaboré par les Européens entre 1916 et 1922. Mais auparavant, le Moyen-Orient fut le terrain de conquête des Ottomans, des Mongols avant eux, et encore des croisés, des Turcs seljûkides, et de tant d'autres. Les analystes s'attachent à montrer en quoi les crises récentes dérivent des frontières contemporaines, parfois pour mieux dénoncer les manipulations européennes, mais ils oublient que le Moyen-Orient a toujours été l'objet d'enjeux

géopolitiques et de reconfigurations territoriales, dès l'Antiquité et durant le Moyen Âge. Nous vivons depuis 2011 une de ces phases d'accélération du jeu politique courantes dans la région ; la géographie se redessine dans l'urgence et la guerre, avant une nouvelle stabilisation qui durera plusieurs décennies. L'histoire en a connu d'autres, souvent sous l'effet de pouvoirs étrangers. « Le Proche-Orient arabe, depuis des siècles, ne maîtrise plus son propre espace, encore moins son environnement » (Corm, 2007b, 46).

## Les frontières et les seuils

La croyance en une mondialisation pacifique a vécu. Après le 11 septembre 2001, le maintien des conflits entre États, et au sein des États eux-mêmes, a apporté la certitude que l'effacement des frontières économiques ne réglerait pas les antagonismes historiques, culturels ou idéologiques. Car la frontière porte bien autre chose que des enjeux commerciaux. Au Moyen-Orient plus qu'ailleurs, cette ligne imaginaire séparatrice soutient l'autorité politique, les réseaux de pouvoirs, l'image idéalisée que chaque citoyen se fait de sa communauté. « La frontière est une ligne ; elle limite l'espace sur lequel s'étend la souveraineté de l'État » (Gottmann, 1952). C'est dire qu'elle a « une fonction de marquage politique » (Foucher, 2007). Elle porte en elle les normes juridiques, sociales et culturelles de son pays face à ses voisins. Elle disparaît lorsque ces différences s'estompent, ainsi au Yémen en 1990.

Mais la frontière n'implique pas seulement deux États, puisque les acteurs internationaux s'ingénient à peser de tout leur poids sur le cadre étatique, son fonctionnement et son

territoire. L'ONU, les puissances mondiales, les ONG et les migrants sont tous juges du devenir des nations du Moyen-Orient, quand ils n'en sont pas les fossoyeurs. Certaines institutions s'avèrent ici de redoutables « producteurs de frontières » : l'Empire ottoman à l'époque moderne, puis la Grande-Bretagne et la France, aujourd'hui les États-Unis. Ils les produisent par des rapports de force, parfois négociés, parfois brutaux<sup>4</sup>. Dans un tel cadre, la frontière ne peut être monolithique ni définitive. Ce que l'on appelle l'*horogénèse* – l'invention des frontières – est continue. Se scandaliser d'une mutation de l'espace politique est une négation naïve de la marche de l'histoire humaine.

Car la stabilité territoriale paraît étrangère au Moyen-Orient. Depuis l'Antiquité s'y succèdent les constructions impériales, bientôt sujettes au fractionnement, à l'émiettement des pouvoirs, fondés sur des bases ethniques ou religieuses. Dans ce va-et-vient constant qui redessine les frontières tous les demi-siècles, on a peine à reconnaître le processus européen linéaire menant à l'État-nation. Plus qu'une incapacité culturelle qui serait celle des populations arabes, ce manque est un fruit de l'histoire, des ambitions politiques, de la démographie, du rapport aux espaces agricole et urbain, des réseaux féodaux et tribaux, des grandes vagues de migration et d'invasion qui ont périodiquement remis en cause les frontières établies. La multiplicité des communautés, des aristocraties et des sectes a fait la promotion de l'émiettement et de l'autonomisation. L'idée même d'État, pur produit de la Renaissance européenne,

---

4. FOUCHER, 1991, 38-53. Sur la question des frontières, nous renvoyons aux pages de notre collègue A. CATTARUZZA, dans son livre co-écrit avec P. SINTÈS, *Géographie des conflits*, Paris, Bréal, 2011.

est une projection de l'extérieur, et la légitimité politique passe par d'autres voies : la monarchie, l'empire, le califat, l'imamat, le sultanat, le *shaykh* tribal...

Parler des frontières impose de définir ce qu'elles renferment et protègent de si précieux : la communauté politique ; et son objet légitime auprès des populations : la défense de l'identité. Mais celle-ci est en permanence en mutation, aussi la frontière est-elle appelée à évoluer, et plus encore au Moyen-Orient où le cadre naturel ne permet pas de dessiner des limites qui seraient idéales, « logiques ». Les types de frontières ne cessent de muter en fonction de la puissance des communautés qu'elles protègent et des rapports de force internationaux : mur infranchissable, ligne cartographiée, région de transit, zone naturelle, marche militaire, glacis dépeuplé, tous les types se rencontrent au Moyen-Orient (Renard, 1997, 51). De puissants voisins attendent leur heure pour briser ces démarcations et créer l'unité régionale à leur profit. Mais comment réussir la fusion de populations aux identités renouvelées dans un même espace politique ? À ce problème, les empires répondent fréquemment par la déportation ou l'anéantissement. Alexandre le Grand choisit la solution des « noces de Suse », c'est-à-dire le métissage obligatoire entre élites. La Perse achéménide et l'Empire ottoman maintiennent les différentes communautés, mais sont confrontés aux révoltes provinciales. Pour les groupes persécutés, il faut trouver des refuges inexpugnables : le mont Liban pour les maronites, le Jebel Ansariyé pour les alaouites. En s'enracinant dans l'obscurité, ces communautés émergent du <sup>xix</sup>e siècle comme des fondatrices d'États, sous protection européenne, alors

qu'elles auraient dû disparaître. Leur résilience crée la frontière.

Réalité juridique, administrative, fiscale, militaire, la frontière incarne toutes les dimensions de la vie politique (Raffestin, 1986). Mais au Moyen-Orient, elle est encore plus que cela : elle est un rappel permanent de l'histoire, la mémoire des succès d'un groupe sur un autre, d'un peuple qui recherche ses bornes, sa propre définition et son destin.

La frontière ici est un seuil. En latin classique, la *solea* était la sandale du légionnaire, et, par association, le mot a désigné le sol, puis le pays. Passé en français au XIII<sup>e</sup> siècle, le seuil prend ses sens actuels : l'entrée de la maison, le point de passage d'un État à un autre, un niveau d'intensité minimal face à un stimulus<sup>5</sup>. Or, le Moyen-Orient est constitué de frontières-seuils, c'est-à-dire de failles historiques et administratives qui ont été surinvesties par les psychologies et les mémoires collectives, et que celles-ci ne cessent de ruminer même après leur disparition. Sykes-Picot est un seuil, tout comme les limites de guerre de l'État islamique. Le Sinaï sous occupation israélienne fut un espace-seuil depuis 1967 jusqu'à son retour complet à l'Égypte en 1982. Mais l'idée n'est pas neuve : déjà Thucydide (m. 395 av.<sup>6</sup>), dans *La Guerre du Péloponnèse*, opposait les limites réelles, bornées, à des territoires civiques, identifiés par la conscience des citoyens de la cité-État, à des frontières linguistiques et culturelles, les Grecs contre les Barbares, et les Grecs entre eux selon leur degré de civisme supposé.

---

5. *Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française*, dir. A. REY, t. 3, 1998, p. 3490.

6. L'indication [m.] signifie « mort en » ; [av.] « avant Jésus-Christ », et [ap.] « après Jésus-Christ ».

La frontière est seuil parce qu'elle définit le sol de la communauté, et donc celle-ci; elle est seuil en tant que passage entre le semblable et l'étranger, quand bien même l'étranger est un cousin. La frontière est seuil parce qu'elle est la caisse de résonance des murmures de l'imaginaire, imaginaire de découpage, d'invasion, de complot international, d'ennemi à abattre. Toute prospective pour un Moyen-Orient apaisé doit prendre en compte le caractère anxiogène de certaines constructions politiques, et la mémoire qu'elles génèrent des siècles après. Derrière l'idée de seuil respire la culture<sup>7</sup>.

Or, le Moyen-Orient, le plus grand mille-feuille civilisationnel de l'histoire, est surchargé de valeurs et de cultures. Tout changement de territoire réveille des forces éthiques, religieuses et politiques profondes. En avril 2016, le président égyptien al-Sissi provoquait la fureur des nationalistes et des militaires en cédant Sanafir et Tiran à l'Arabie saoudite, deux îlots stratégiques de la mer Rouge, en échange de la construction d'un pont entre les deux pays.

Pour percer ces seuils et leur enchevêtrement, il faut repartir dans l'histoire ancienne du Moyen-Orient et ne pas se limiter aux dernières décennies. Notre propos est de suivre pas à pas l'évolution lointaine des tracés frontaliers, et donc des territoires et des communautés qui y ont vécu, afin d'identifier les éléments géopolitiques enracinés dans le passé, et pas seulement liés au temps présent. Et ce travail d'enquête commencera par la notion même de Moyen-Orient, car il est bien difficile de définir cette région,

---

7. Ce primat donné à la culture sur les enjeux économiques fut au cœur de notre essai co-écrit avec Th. FLICHY : *Géoculture. Plaidoyer pour des civilisations durables*, Panazol, Lavauzelle, 2015.

même sur le plan naturel. L'expression qualifiant un Orient « moyen » est le produit d'une élaboration récente et d'une vision géostratégique nullement neutre.

## Une variété naturelle malgré l'aridité

Au XIX<sup>e</sup> siècle, tout ouvrage qui prétendait expliquer l'histoire d'une région devait d'abord présenter son environnement naturel, pour mieux montrer les contraintes subies par les sociétés et déterminer les caractères de celles-ci. Dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle cette approche fut généralement abandonnée, car on doutait de l'empreinte réelle des milieux sur les identités ethniques et nationales. Mais ce qui est vrai de l'Europe l'est moins du Moyen-Orient, où le climat et l'environnement ont été déterminants, et le sont encore (Corm, 2007a, 19). On objectera que le désert d'Arabie saoudite se peupla rapidement, que les premières automobiles traversèrent le désert syrien en 1923, et que les plans d'irrigation des années 1970-1980 firent reculer la steppe irakienne. Et pourtant, même dépassable, le milieu reste une contrainte majeure.

L'unité du Moyen-Orient est assurément géographique, toute la région étant marquée par un climat aride ou semi-aride, qui a dessiné de vastes espaces de déserts et de steppes, parcours des troupeaux<sup>8</sup>. Les contraintes d'hydrologie sont fortes et pèsent sur les sociétés. Mais les points communs s'arrêtent là et les contrastes naturels l'emportent. Une fois passées les plaines stériles du centre de la péninsule arabique et du désert libyen, le relief peut s'avérer très prononcé.

---

8. PRENANT-SEMMOUD, 1997, 32-40. Pour une description plus précise de l'environnement naturel, cf. SANLAVILLE, 2000.

Un vaste ensemble de montagnes s'étend de la Turquie jusqu'à l'Iran, où il rejoint l'Hindou Koush, et vers le Nord jusqu'au Caucase. Quelques chaînes forment des barrières plus difficiles à franchir : les monts Taurus entre la Turquie et la Syrie, les monts Elbourz entre la Caspienne et le plateau iranien, et surtout les monts Zagros qui constituent une ligne cohérente depuis l'Arménie jusqu'au golfe Persique. Toute la partie septentrionale et orientale de la région est donc marquée par une civilisation de la montagne ou des hauts plateaux, et se retrouve fermée sur l'Asie centrale et la steppe russe (*Géographie universelle*, 1929). L'Arabie, inhospitalière, offre des côtes étroites et humides, peu propices à l'installation de ports, contraignant à l'autarcie une péninsule pourtant cernée par la mer. À l'inverse, les côtes égyptiennes, libanaises et israéliennes sont ouvertes aux influences méditerranéennes. La région alterne donc des espaces de fermeture et de repli, et des littoraux tournés vers les horizons marins.

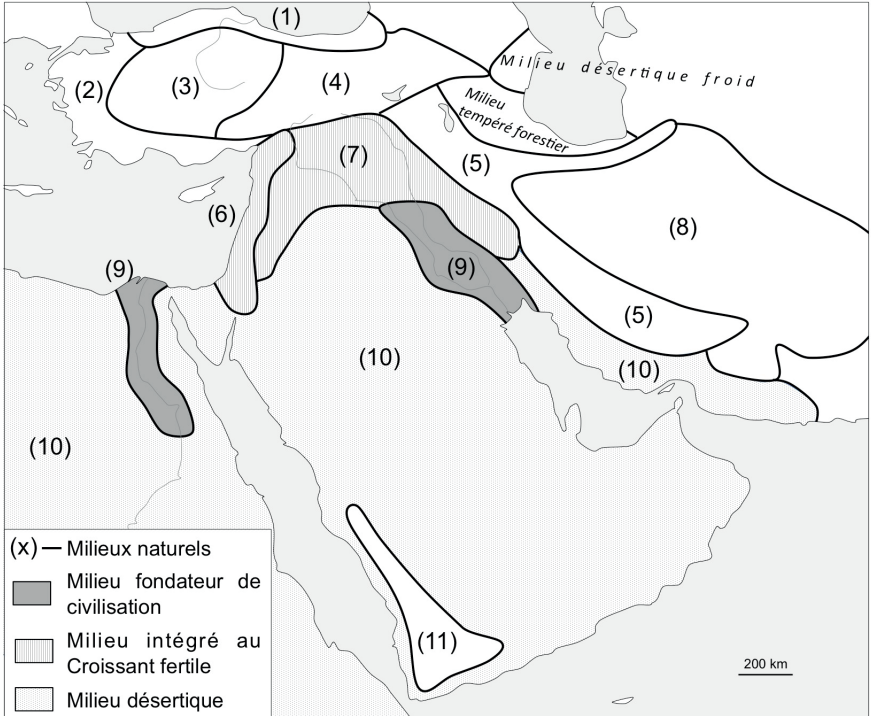
Le relief ajoute à l'opposition Nord/ Sud une nuance Ouest/ Est puisque, depuis les rives de la Méditerranée et de la mer Rouge jusqu'au golfe Persique et à la Mésopotamie, la structure générale est partout identique : une étroite bande côtière située au pied d'une chaîne méridienne abrupte, qui s'abaisse lentement vers l'Est sur plusieurs centaines de kilomètres, parfois sous forme de plateaux ou de steppe inclinée, rejoignant des plaines de basse altitude ouvertes sur la mer, parfois situées en-dessous du niveau de l'océan, et donc marécageuses, ainsi en Irak. Ce schéma de relief s'avère concentré au Liban et en Israël, et plus distendu en Arabie saoudite et au Yémen. L'Égypte est à part, puisque le

ruban nilotique s'accompagne d'un relief de vallée alluviale, toutefois réhaussé sur la rive orientale jusqu'à la mer Rouge.

Sur le plan climatique, l'aridité domine, avec un isohyète de 300 mm de pluie par an situé très au Nord (Sanlaville, 2000). Les températures sont chaudes, même sur les côtes, et le gradient s'élève à mesure qu'on va vers le Sud. Là où elles tombent, les pluies sont partout tardives, irrégulières et souvent torrentielles. Mais les nuances climatiques sont légion : les reliefs du Sud de la péninsule arabique sont soumis aux influences tropicales et aux moussons somaliennes. À l'inverse, certaines parties du désert égyptien, le Rub' al-Khâli et le Grand Nefoud reçoivent moins de 5 mm d'eau par an ! Depuis la Turquie jusqu'au Liban et à Israël, le climat méditerranéen est très présent, plutôt sec sur les littoraux, et humide dès que l'on pénètre dans les hauts reliefs côtiers (plus de 1 000 mm de pluie par an). Depuis la Méditerranée en s'éloignant vers l'Est, l'aridité se renforce, ainsi dans la vallée du Jourdain et le fossé de la mer Morte (à peine 100 mm d'eau par an) et le plateau syrien. Qu'il s'agisse des chaînes montagneuses du Nord de la région ou du Yémen, les massifs ont constitué des barrières aux dépressions propices à en faire des châteaux d'eau, d'où s'écoulent les trois grands fleuves de la région (Nil, Tigre, Euphrate). Les plaines voisines et les plateaux en bordure des massifs, comme en Iran, ont favorisé les cultures pluviales et l'irrigation (Sellier, 1993, 11-12). L'Égypte fait encore figure de zone climatique originale, puisque le littoral offre un climat doux, tandis que l'intérieur est écrasé par des étés torrides sans pluie. La Turquie est un bon exemple de la multiplicité des systèmes de reliefs et de climats qui peuvent s'associer sur un même territoire.

## Les types de milieux et leur influence

CARTE 1 : LES TYPES DE MILIEUX NATURELS  
ET LEUR IMPACT SUR LES SOCIÉTÉS



La variété des milieux naturels au Moyen-Orient permet de dégager, du Nord au Sud, onze grands types régionaux (Demangeot, 1992 ; Prenant-Semmoud, 1997) :

1 – La chaîne pontique, qui culmine à 4000 mètres, sépare les côtes de la mer Noire, au climat subtropical, du centre de la Turquie, auquel elle tourne le dos. L'isolement de ce milieu a généré des identités régionales fortes et des

systèmes politiques autonomes, défendus par la montagne, frontière naturelle.

2 – Les littoraux turcs, dont l'environnement est méditerranéen, ouverts sur la mer Égée, encerclent le plateau anatolien comme un fer à cheval. Les pluies abondantes y ont fait naître des sociétés agricoles, ouvertes sur la mer. Espace de vieille civilisation sédentaire, cette Asie Mineure a été l'objet de convoitises politiques depuis l'Antiquité.

3 – Le plateau anatolien (entre 1 000 et 2 000 m d'altitude), barré au Sud-Est par les monts Taurus (plus de 3 000 m). Formé de steppes semi-arides, le plateau est marqué par un froid sec ; il gèle plus de deux mois dans l'année. Difficile à conquérir et à conserver, son contrôle est pourtant indispensable pour dominer l'Asie Mineure.

4 – Le socle arméno-kurde, massif et humide, marqué par un relief élevé (plus de 2 000 m et jusqu'à 5 000 m), compartimenté et très froid (5 mois de gel autour du lac de Van), s'abaisse lentement vers le Sud et la Mésopotamie. Dans cet environnement aux ressources précaires, les systèmes politiques ont dû composer avec des populations rudes et les habitudes de la transhumance.

5 – Les hautes montagnes iraniennes font fonction de barrière entre les invasions d'Asie centrale et les civilisations sédentaires du Croissant fertile. Ces chaînes ont donné naissance à des sociétés pastorales et guerrières.

6 – La zone levantine, bordée par son haut relief (de 2 000 à 3 000 m), et parcourue de vallées étroites (Jourdain, Oronte), dont la fameuse Bekaa. Méditerranéen et forestier, il s'agit d'un des milieux les plus arrosés de la région. Au sein de ce Levant côtier, les nuances naturelles

sont infinies. La richesse de la zone levantine et ses sites symboliques (Jérusalem) en ont fait un espace convoité. Ses montagnes jouèrent le rôle de refuge pour les minorités et les sectes.

7 – Le plateau steppique irako-syrien évoluant en désert de cailloux vers le Sud, est parsemé de verdure au printemps. De climat continental semi-aride, la végétation y est limitée et les précipitations irrégulières. C'est ici que se trouve la limite de la culture du palmier-dattier (Traboulsi, 1981). Situé à la marge du Croissant fertile, le contrôle de cet espace de transit fut toujours essentiel, mais jamais durable.

8 – Les plateaux iraniens (jusqu'à 2 000 m) enserrent un espace désertique froid au centre, tandis que les bords sont ouverts aux influences extérieures. L'Iran a ainsi une « constitution physique trop désarticulée pour être homogène » (Ghirshman, 1976, 21). La forêt-steppe des hauts reliefs est propice aux activités pastorales, mais gêne les communications. Ponctuellement, les cultures irriguées succèdent aux cultures sèches et aux steppes froides. Le plateau constitua durant toute l'histoire la porte d'entrée des invasions venues de l'Asie.

9 – Les grandes plaines humides d'Égypte et de Mésopotamie, structurées par les vallées fluviales du Nil, du Tigre et de l'Euphrate. Les trois fleuves sont bordés par une zone irriguée étroite (entre 10 et 50 km), mais débouchent sur de vastes plaines fertiles (delta du Nil), parfois marécageuses (Sud de l'Irak). Le Tigre et l'Euphrate sont toutefois dangereux et moins puissants que le Nil, aussi le potentiel de leur plaine alluviale a-t-il été sous-exploité (Planhol, 1993, 217-22). Propice à l'occupation humaine, ce milieu

vit naître les premières civilisations du Moyen-Orient, qui s'affrontèrent pour le contrôle de la région durant l'Antiquité (Besson, 1990, 52).

10 – Les espaces désertiques chauds. Le désert immense mêle les dunes aux plaines caillouteuses. Quelques oasis ponctuent cette solitude écrasée de chaleur et aux maigres ressources. En Égypte, au Sinaï et sur la Tihâma, les côtes sont inhospitalières et coupées de l'intérieur des terres. Dans le Sud et l'Est de la péninsule arabique, une mince bande littorale, adossée au désert et tournée vers la mer, accueille les vents humides de la mousson et offre des possibilités portuaires.

11 – Les montagnes yéménites (3 000 m d'altitude en moyenne) sont un véritable château d'eau. Ici, les conditions climatiques ont facilité la vie sédentaire grâce aux palmeraies et aux céréales. Cette « Arabie heureuse » d'Hérodote offre des possibilités agricoles quasi méditerranéennes.

Le cadre géographique du Moyen-Orient a profondément influencé la nature de l'occupation humaine, et donc les constructions politiques et leurs frontières. Là où la densité humaine était permise par le relief et / ou la végétation (types 2, 6, 9 et 11), des systèmes étatiques ont vu très tôt le jour, soucieux de protéger leurs sujets et leurs revenus fiscaux, d'où la mise en place précoce de frontières délimitées et de marges disputées (type 7). En revanche, autour des espaces désertiques (10), des hauts reliefs (4, 5) et des plateaux répulsifs (3), la limite des contrôles politiques fut longtemps approximative et mouvante. L'aridité et la profondeur des déserts arabiques expliquent pourquoi les enjeux géostratégiques se concentrèrent jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle

entre l'Asie Mineure et les monts Zagros, et ignorèrent le Sud de la péninsule.

Aucun des onze types dégagés n'a généré une quelconque « frontière naturelle ». Aucun empire, aucun État n'a pu fonder son territoire sur les seules données de l'environnement. Ni Rhin ni Pyrénées n'ont ici déterminé de limites intangibles. Tout au plus peut-on souligner combien a été importante la rupture entre les reliefs septentrionaux et les grands espaces arides du Sud. Le Taurus a longtemps été une limite forte entre Byzance et l'islam, mais ce verrou a fini par sauter, et l'Asie Mineure, pourtant peu aisée à défendre, résista près de cinq siècles aux armées turques. L'idée de frontière naturelle réelle ou idéale paraît un artifice au Moyen-Orient, tant les milieux s'interpénètrent (Renard, 1997, 46-52).

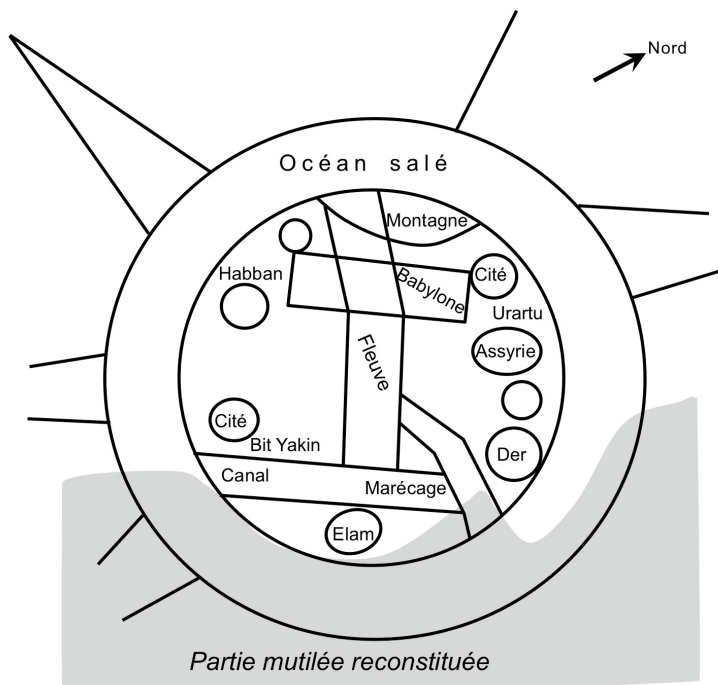
## **La géographie ancienne à la recherche du Moyen-Orient**

Si l'environnement naturel n'autorise pas les géographes à définir un Moyen-Orient uni et unique, il en va de même pour les historiens. Avant le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'idée qu'il existe un « Moyen-Orient » identifiable et spécifique est totalement absente. C'est pourtant ici qu'est née la géographie avec le premier planisphère de l'histoire, la tablette d'argile de Sippar (Irak), remontant au V<sup>e</sup> s. av. L'objet est une représentation symbolique du monde imaginé par les savants de la civilisation babylonienne, à l'époque où leur capitale, Babylone, était perçue comme le paradigme des espaces connus. Mais la carte est aussi une image du cosmos, puisque Nippur, capitale religieuse de

l'Empire néo-babylonien, relie la terre au ciel (Bottéro, 1994, 112). L'espace est centré sur le fleuve, l'Euphrate, qui s'écoule depuis les montagnes turques jusqu'aux marécages de l'Irak. Les États voisins (Bottéro, 1994, 112) sont notés soigneusement: l'Assyrie, l'Élam, l'Ourartou, mais le monde extérieur, sauvage, n'existe presque pas et se limite à la mention de l'Océan salé (le golfe Persique?), ainsi qu'à des triangles schématiques représentant peut-être notamment l'Égypte et l'Arabie. C'est donc le Moyen-Orient qui est le monde à lui seul (Mazoyer, 2015).

## Carte 2 : Une géographie babylonienne

Copie de la tablette babylonienne de Sippar (site archéologique d'Abu Habbah), déposée au British Museum (v<sup>e</sup> siècle av.). Les annotations étaient écrites en alphabet cunéiforme (Bottéro, 1994, 112).



Toute la géographie antique partageait cette perception. Le « Moyen-Orient » est le véritable axe de l'univers, où cohabitent les peuples qui sont dignes d'être retenus, et où les dieux replient le ciel pour rencontrer les hommes. Dans le récit biblique, après le Déluge, les trois fils de Noé repeuplent la terre (Gn 10), épisode dont profite l'auteur pour présenter une classification ethnographique selon les connaissances des Hébreux. Japhet donne naissance aux peuples de Méditerranée et d'Asie Mineure ; Cham à ceux d'Afrique et d'Arabie ; Sem à l'ensemble des peuples entre la Méditerranée et la Perse. « Tels furent les fils de Sem, selon leurs clans et leurs langues, d'après leurs pays et leurs nations » (Gn 10,31). La géographie n'est qu'un classement d'ethnies. Le Moyen-Orient se retrouve ainsi éclaté entre les trois descendance de Noé sans aucun rapport avec notre vision contemporaine de la région. La Bible situe le centre symbolique de son récit autour de Canaan, si bien que, lorsque les hommes partirent pour bâtir la ville de Babel, « ils se déplacèrent vers l'Orient » (Gn 11,2).

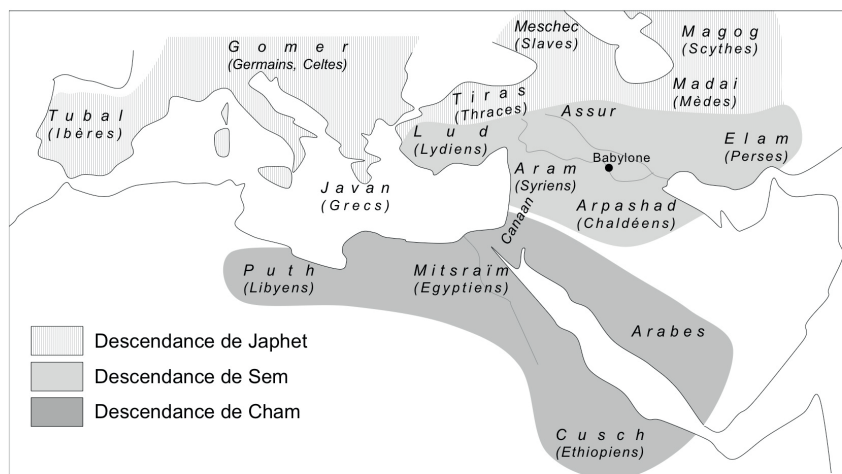
Hérodote (m. vers 420 av.), père de l'histoire, véhicule la même vision ethnographique du monde : les régions n'existent que par leurs peuples, d'où une variabilité des frontières. La séparation en trois continents – Asie, Europe et Libye (l'Afrique) – est incertaine, puisque l'Arabie semble se partager entre ces deux derniers<sup>9</sup>. Lui-même n'est pas dupe : « Je m'étonne vraiment qu'on ait pu diviser le monde en trois parties : Libye, Asie et Europe, quand il y a tant de différences entre ces régions<sup>10</sup>. » Hérodote ne voit aucune

9. Hécatee de Milet (m. vers 480 av.) inclut la Libye (l'Afrique) dans l'Asie.

10. *L'Enquête*, IV.42. L'Est de l'Égypte appartient pour lui à l'Asie, tout comme chez Homère au IX<sup>e</sup> siècle av.

### CARTE 3: LES FILS DE NOÉ

La descendance des trois fils de Noé selon la géographie ethnique de la Bible (Gn 10). Selon ce schéma mental, le Moyen-Orient est à l'origine de tous les types humains, mais sans unité.



unité particulière à notre Moyen-Orient. Dans ses récits, il distingue l'Asie Mineure de la Haute-Asie (Cappadoce, Arménie), de sorte que l'Asie elle-même semble correspondre à l'Empire perse et aux régions orientales de l'Euphrate plus qu'à un continent proprement dit<sup>11</sup>. De cette vision du monde, on retient que le Nord de notre Moyen-Orient fait l'objet de toute l'attention d'Hérodote, preuve que, pour lui, l'histoire de la civilisation se joue ici, entre la mer Égée et les montagnes iraniennes. L'Europe n'existe qu'à travers la Grèce, et l'Orient que par l'Empire perse.

11. *Op. cit.*, I.72: «L'Halys sépare de la Haute-Asie presque toute l'Asie Mineure, depuis la mer de Chypre jusqu'au Pont-Euxin.»